

Proposé par Jeannine ANZIANI

...

Je crois que la présence, en nombre, de l'être humain fatigue les plantes.

Une exposition horticole pâme et meurt presque chaque soir, quand on lui a rendu trop d'hommages;

j'ai trouvé mon jardin las après le départ de mes amis. Peut-être les fleurs sont-elles sensibles au son des voix.

Et les miennes ne sont pas accoutumées plus que moi aux réceptions.

Mes hôtes partis, les chats rampent hors de leurs abris, bâillent, s'étirent comme au sortir du panier de voyage, flairent la trace des intrus. Le matou somnolent coule du mûrier comme une liane. Sa compagne ravissante étale, sur la terrasse qu'on lui restitue, son ventre où point, dans une nue de poil bleuâtre, une seule tétine rose, car elle n'a nourri, cette saison, qu'un seul petit. Le départ des visiteurs ne change rien aux us de la chienne brabançonne qui me surveille, ne cesse pas, n'a jamais cessé de me surveiller, ne cessera qu'à la mort de me donner l'attention de sous ses instants. Sa mort seule peut mettre fin au drame de sa vie : vivre avec moi ou sans moi. Elle vieillit robustement, elle aussi...

Autour de ces trois types de l'autorité animale, des bêtes de second plan tiennent la place qu'un protocole moins humain qu'animal leur assigne : plates chattes des mas environnants, chiens de ma gardienne que le bain de blanche poussière déguise... "Ici, dit Vial, les chiens, l'été, sont tous poudrés à frimas."

Les hirondelles buvaient déjà au lavoir et happaient les éphémères, quand ma "compagnie" s'en alla. L'air avait son goût usagé d'après-midi, et la chaleur était grande sous le soleil qui se couche tard. Mais il ne peut pas me tromper, je décline avec le jour. Et vers la fin de chaque journée, la chatte, enlaçant en "huit" mes chevilles, me convie à fêter l'approche de la nuit. C'est la troisième chatte de ma vie si je ne compte que les chattes d'un grand caractère, mémorables entre les chats et les chattes.

M'émerveillerai-je jamais assez des bêtes ? Celle-ci est exceptionnelle comme l'ami qu'on ne remplacera pas, comme l'amoureux sans reproche. D'où vient l'amour qu'elle me porte ? Elle a, d'elle-même, réglé son pas sur le mien, et le lien invisible, d'elle à moi, suggérait le collier et la laisse. Elle eut l'un et l'autre, qu'elle porta avec l'air de soupirer : "Enfin!" Le moindre souci vieillit et semble pâlir son très petit visage serré et sans chair, d'un bleu de pluie autour des yeux qui sont d'or pur. Elle a, des amants parfaits, la pudeur, l'effroi des contacts appuyés. Je ne parlerai guère plus d'elle. Tout le reste est silence, fidélité, chocs d'âme, ombre d'une forme d'azur sur le papier bleu qui recueille tout ce que j'écris, passage muet de pattes mouillées d'argent...

Après elle, loin derrière elle, j'ai le matou, son mari magnifique, tout endormi de beauté, de puissance, et timide comme un hercule. Puis viennent tous ceux qui volent, rampent, grincent, le hérisson des vignes, les lézards innombrables que mordent les couleuvres, le crapaud nocturne qui, ramassé sur le plat de ma main et haussé vers la lanterne, laisse tomber deux cris de cristal dans l'herbe, - le crabe sous l'algue, le trigle bleu à ailes de martinet qui s'envole de la vague... S'il retombe sur le sable, je le ramasse assommé, praliné de graviers, je l'immerge et je nage à côté de lui, en lui soutenant la tête... Mais je n'aime plus écrire le portrait, l'histoire des bêtes. L'abîme, que des siècles ne comblent point, est toujours béant entre elles et l'homme. Je finirai par cacher les miennes, sauf à quelques amis, qu'elles choisiront. Je montrerai les chats à Philippe

Berthelot, puissance féline, à Vial, qui est amoureux de la chatte et qui prétend, avec Alfred Savoir, que je puis susciter un chat dans un endroit où il n'y a pas de chat... On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes. Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte...

C.